



**HORACE**

# Carpe diem

PRÉFACE  
D'ESTELLE DEBOUY

**ÉDITION  
BILINGUE**

**Rivages poche**  
Petite Bibliothèque



Qui ne connaît pas l'adage *Carpe diem* ? Ce qui est moins connu, c'est qu'il est tiré des *Odes* d'Horace. Horace n'est pas seulement un poète qui aborde les difficultés politiques de son époque, au commencement de l'Empire romain : à une poésie civique, il mêle une poésie personnelle, dans laquelle il évoque des sentiments universels tels que l'amour ou l'amitié.

Les *Odes* célèbrent le bonheur d'une vie simple, à l'abri des tentations de l'ambition ou de la richesse, et la sagesse de vivre pleinement l'instant, que la perspective du déclin et de la mort rend plus émouvant encore. Dans ce livre, grâce aux notes qui explicitent chaque texte et grâce à la traduction proposée en regard, le lecteur pourra redécouvrir une œuvre qui inspira Ronsard, La Fontaine, Molière, Hugo, une œuvre qui est à la source de notre propre littérature.

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur  
chez le même éditeur

*Vivre à la campagne*

Horace

# Carpe diem

*Choix des textes, traduction du latin,  
préface et notes d'Estelle Debouy*

Rivages poche  
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Couverture : © Pierre Mornet

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019  
pour la traduction française, la préface  
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4812-1

## Préface

### *Vie d'Horace*

L'œuvre même d'Horace est une source précieuse pour connaître l'homme. À commencer par son physique auquel il fait plusieurs allusions. Il plaisante sur sa petite taille et son embonpoint quand il met ces mots dans la bouche de Damasppe : « Écoute : d'abord, tu bâtis, c'est-à-dire que tu imites les grands, toi qui, de bas en haut, n'as en tout que deux pieds de taille : et encore tu railles l'air et la démarche, qui ont plus de grandeur que son corps, de Turbo sous les armes : en quoi es-tu moins ridicule que lui<sup>1</sup> ? », ou quand il écrit à Tibulle : « Viens me rendre visite, quand tu voudras rire, viens voir un homme gras, poli, la peau bien soignée, un porc du troupeau d'Épicure » (*Épîtres*, I, 4, 15-16).

---

1. *Satires*, II, 3, 307-311. Les passages cités sont des traductions de François Villeneuve tirées de son édition de 1934 publiée aux Belles Lettres.

Mais que sait-on de lui par ailleurs ? Il naquit en 65 av. J.-C. d'un père affranchi qu'il n'aurait pas voulu échanger contre de nobles parents, comme il l'explique dans la sixième satire du livre I (v. 93-99<sup>1</sup>). Il passa à la campagne sa première enfance jusqu'à ce que son père l'accompagne à Rome « pour [lui] faire donner l'instruction que ferait donner à sa progéniture un chevalier, un sénateur » (v. 76-78), puis, comme c'était l'usage pour couronner de bonnes études, son père l'envoya à Athènes, où il fit la connaissance de Brutus qui s'y était retiré après le meurtre de César. Voici en quels termes Horace décrit ce séjour (*Épîtres*, II, 2, 43-48) :

« La bonne Athènes ajouta quelque chose à ma culture ; oui, elle m'inspira le désir de distinguer la ligne droite de la ligne courbe et de chercher le vrai au milieu des bosquets d'Académus. Mais le malheur des temps m'éloigna d'un lieu qui m'était cher et la tempête politique me jeta, sans expérience de la guerre, dans une armée qui ne pouvait tenir contre le bras de César Auguste. »

Brutus, en effet, le chargea de commander une légion en qualité de tribun. La défaite de Brutus, en

---

1. Dans cette satire, Horace se peint lui-même : il nous rappelle son humble origine, l'excellente éducation qu'il a reçue de son père, et ses goûts d'épicurien.



42 av. J.-C., contre Octave à Philippes, en Macédoine, mit fin aux services militaires d'Horace. Profitant de l'amnistie accordée par les vainqueurs, il revint en Italie avec de maigres ressources qui lui permirent juste d'acheter une charge de scribe du questeur. Là, « la pauvreté [lui] inspira l'audace d'écrire des vers » (*Épîtres*, II, 2, 51-52). Ce fut d'abord dans la satire qu'il se fit connaître au public romain et estimer des poètes les plus réputés. C'est ainsi que Virgile et Varius le présentèrent à Mécène qui était alors un des personnages les plus importants de l'Empire. Horace raconte lui-même cette première entrevue de façon amusante et vivante, toujours dans la sixième satire du livre I (v. 54-62) :

« Un jour l'excellent Virgile, après lui Varius t'ont dit ce que j'étais. Quand je fus venu devant toi, alors, prononçant quelques mots entrecoupés, car la timidité, qui arrête la langue, m'empêchait d'en dire davantage, je ne me vante point d'être né d'un père illustre, ni de faire le tour de mes domaines portés sur un cheval de Saturium, mais j'explique ce que j'étais. Tu me réponds, selon ton habitude, en quelques mots ; je m'en vais ; tu me rappelles neuf mois plus tard, et tu m'invites à compter au nombre de tes amis. »

De cette rencontre naquit une profonde amitié qui dura jusqu'à leur mort (ils moururent tous les

deux en 8 av. J.-C. à quelques mois d'intervalle). Ce fut Mécène qui présenta le poète à Auguste mais des rapports d'amitié entre les deux hommes ne s'établirent véritablement qu'après la victoire d'Actium qui consacra en 31 av. J.-C. Octave, devenu Auguste, seul maître du monde romain. Auguste acquit donc, grâce à Mécène, un nouvel ouvrier de sa gloire puisque Horace prêta à la politique de l'empereur l'appui de son talent. Voici ce qu'écrivit Suétone dans la courte biographie qu'il lui a consacrée (ch. 9) :

« [Auguste] eut pour ses écrits une telle considération et jugea si bien qu'ils dureraient toujours, que, non content de lui commander le *Chant séculaire*, il voulut aussi qu'il célébrât la victoire de Tibère et de Drusus, ses beaux-fils, sur les Vindélices, et à cet effet l'obligea à ajouter après un long laps de temps un quatrième livre d'odes aux trois premiers. »

### *Horace épicurien*

Peu de temps après la publication des *Satires* (et des *Épodes*), Mécène fit don à Horace d'un domaine en Sabine. Dès lors, il se retire dans sa *uilla*, loin de l'agitation de Rome et de ses intrigues, où il peut se consacrer entièrement à la poésie. Si l'on

en croit Suétone, « il vécut la plupart du temps retiré dans sa campagne sabine, ou tiburtine, et l'on montre sa villa près du petit bois de Tibur » (ch. 14). C'est là qu'il composa les trois premiers livres des *Odes*, puis les *Épîtres* et, comme on l'a vu, à la demande d'Auguste, le *Chant séculaire* et le quatrième livre des *Odes*. Il consacra les dernières années de sa vie à une très longue épître adressée aux Pisons, appelée dès l'Antiquité *Art poétique*, qui traite de questions d'esthétique.

Les biens qu'il possède suffisent à la modération de ses désirs et à la simplicité de ses goûts, et il entend jouir de cette *aurea mediocritas* qu'il vante dans toute son œuvre. En témoigne la description de ses journées qu'on lit dans la sixième satire (I, 6, 111-131) :

« Je vais seul partout où j'ai la fantaisie d'aller ; je m'informe du prix des légumes et du blé. Je flâne souvent à travers le Cirque, parmi les charlatans, sur le Forum, dans son aspect du soir. Je m'arrête près des devins. De là, je reviens chez moi trouver un plat de poireaux, de pois chiches et de crêpes. Le repas est servi par trois esclaves, et un guéridon de marbre blanc porte deux coupes et un cyathe ; auprès, un hérisson sans valeur, une burette avec sa patère, vaisselle campanienne. Ensuite je vais dormir sans avoir à m'inquiéter de me lever matin et d'aller trouver Marsyas dont le geste dit qu'il ne

peut souffrir le visage du plus jeune des Novius. Je reste couché jusqu'à la quatrième heure ; celle-ci passée, je me promène à l'aventure, ou bien, après avoir lu ou écrit de quoi me faire plaisir au-dedans de moi-même, je me fais frotter d'huile, mais non point, comme l'immonde Natta, d'une huile volée aux lampes. Mais, lorsque après des exercices fatigants le soleil plus ardent m'avertit de l'heure du bain, je fuis le Champ de Mars et le jeu de trigon. Je déjeune frugalement, autant qu'il faut pour ne point passer la journée l'estomac vide, puis je me donne du loisir chez moi. Voilà la vie des hommes affranchis des misères et du fardeau de l'ambition ; voilà ce qui m'assure les consolations d'une existence plus douce que si mon aïeul, mon père ou mon oncle avaient été questeurs. »

Cette vie rustique, il l'a célébrée sur tous les tons dans ses satires mais aussi dans ses épîtres et ses odes. Il aime les repas simples et abondants avec ses rustiques voisins où l'on raconte de vieilles histoires dont il se souviendra quand il écrira son apologue du rat des villes et du rat des champs par exemple (*Satires*, II, 6, 79-89).

Mais le poète ne nous apparaît pas seulement en campagnard qui jouit des plaisirs simples de la terre ; il sait aussi profiter des plaisirs de Rome. D'ailleurs, à la lecture des *Odes*, on voit surtout en lui l'amant d'Inachia, de Phryné, de Cinara, ou

le bon vivant qui exhorte ses amis à chanter et à boire, à se réjouir et à éviter les tracas, en un mot l'épicurien à la recherche de son plaisir. Suétone, dans sa biographie, le décrit même comme « excessivement porté sur le sexe : on dit en effet qu'il avait disposé des miroirs dans toute sa chambre de façon que l'image de ses ébats amoureux se reflétât dans toutes les directions » (ch. 13). Lorsque Damasippe, l'élève des stoïciens, lorsque Dave même, son propre esclave, lui adressent des reproches à ce sujet, il ne trouve rien à répondre (*Satires*, II, 3 et 7). Mais à son amour du vin et des femmes s'ajoute la volonté de s'en tenir au présent pour profiter du moment qui passe : on connaît la célèbre exhortation *carpe diem* qu'il adresse à Leuconoé dans l'ode II du livre I. Être étendu à l'ombre d'un platane, au bord d'une eau murmurante, avec une amphore, quelques parfums, des roses, il n'en faut pas davantage pour être heureux. S'il nous rappelle souvent l'idée de la mort, c'est à la fois pour relativiser tous ces objets que les hommes poursuivent, comme les honneurs, la richesse et la gloire, et pour la rendre plus présente afin de s'y habituer et donc de moins la redouter. Cette résignation devant l'inévitable est pourtant une vertu communément rattachée à l'idéal stoïcien. Cette maxime *levius fit patientia Quidquid corrigere est nefas*, « la patience allège ce qu'il est

impossible de changer », qu'on lit dans les *Odes* (I, 24, 19-20), nous montre bien qu'Horace ne peut être réduit au type de l'épicurien léger et mondain qu'on a parfois voulu voir en lui.

### *Les odes*

La première ode donne le ton : « Mais si tu m'accordes une place parmi les poètes lyriques, de ma tête, dans les airs, je toucherai les astres » (v. 35-36). Les lecteurs qui connaissaient l'auteur espiègle des *Satires* ont dû être surpris en découvrant ces vers où le poète se promettait l'accès aux plus hauts parvis de la gloire. Et pourtant, Horace avait raison car il est le premier à avoir transposé en latin les strophes d'Alcée et de Sappho, célèbres en Grèce au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans le genre lyrique de la chanson éolienne, c'est-à-dire de la chanson à boire, avec des strophes courtes, qu'on peut improviser dans un banquet d'amitié. Et il en est bien conscient : « d'humble que j'étais, devenu un maître, j'ai le premier annexé le chant d'Éolie aux cadences italiennes » (III, 30, 12-14).

Les *Odes* comptent 103 poèmes. Tel que nous le connaissons aujourd'hui, le recueil, qui se compose de quatre livres, est en réalité l'addition d'un premier groupe de trois livres, publié en 23 av. J.-C.,

et d'un quatrième livre, composé et publié plus tard, dans les années 17 à 13. Le livre I a pour dédicataire Mécène et le livre II Asinius Pollion qui joua un rôle de premier plan dans la vie culturelle de la Rome augustéenne ; quant au livre III, il est un hommage, implicite mais appuyé, au maître de Rome, Auguste.

La diversité de la métrique éolienne se prête à la variété des sujets. Horace alterne légèreté et gravité, fait côtoyer la poésie nationale et l'anecdote amoureuse. Il mêle ainsi chansons érotiques et bachiques, petits billets d'invitation qui chantent l'amitié, et poèmes au lyrisme plus grave où il célèbre les triomphes de son temps. Les six odes romaines qui ouvrent le livre III sont une belle illustration de ces pièces où le poète livre une méditation sur les valeurs qui ont fait la grandeur de Rome : il invite tous les Romains à se rallier autour d'Auguste qu'il célèbre avec enthousiasme puisqu'il le considère comme l'auteur de la paix et le seul capable de la maintenir. À côté de ces odes, le lecteur découvre des odes qu'on a pu qualifier d'épicuriennes : le poète y célèbre l'usage modéré du vin, chante l'être aimé, vante les festins entre amis d'où sont bannis les excès. Mais les chansons à boire sont souvent le prétexte d'une sagesse au quotidien où tout événement, petit ou grand, heureux ou malheureux, apparaît comme digne de

devenir la matière d'un poème. On y retrouve les sujets qui lui sont chers, comme le bonheur d'une vie simple, un bon vin, une maîtresse aimante, l'amitié, seule expérience vraiment durable qui permet de prolonger le moment qui fuit, l'application à ne pas laisser dissiper le temps et le souci de l'essentiel.

Ce sont ces odes à la vie et à l'amour que nous souhaitons présenter dans ce volume. Elles sont regroupées sous l'expression emblématique *Carpe diem*, à l'origine de toute une tradition littéraire. Peu d'images, en effet, sont devenues aussi célèbres que celle qui invite à « cueillir le jour », faite d'un rapprochement tant inattendu qu'audacieux. Ces odes permettront au lecteur de mesurer qu'Horace, loin de prôner une jouissance débridée du présent, nous livre une leçon de sagesse dans laquelle il invite à saisir le jour, à le goûter comme un fruit savoureux car le temps s'écoule irrémédiablement.

### *Postérité*

Horace est un auteur classique, fréquenté assidûment en classe durant tout le Moyen Âge, comme en témoigne l'abondance des éditions commentées. Les différentes œuvres d'Horace



ne bénéficient pas pour autant d'une attention égale : si le Moyen Âge tend à privilégier un Horace didactique (*l'Art poétique*), l'Horace des satires (c'est sous le titre de satirique qu'il apparaît dans le *Roman de la rose* et encore chez Dante), l'Horace lyrique devient l'objet d'un intérêt et surtout d'une imitation assidue à partir de la Renaissance. C'est peut-être à Ronsard qu'on pense en premier lorsqu'il invite Hélène à « cueill[ir] dès aujourd'hui les roses de la vie » ou Cassandre à cueillir sa jeunesse. Ronsard écrit d'ailleurs dans un poème « À la muse Calliope » :

« La divine grâce  
Des beaux vers d'Horace  
Me plaît bien encor... »

La Fontaine, après lui, doit beaucoup à Horace : plusieurs fables sont directement inspirées du poète latin, comme « La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf » (*Satires*, II, 3, 314-320), ou « Le rat de ville et le rat des champs » (*Satires*, II, 6, 80-115), ou encore « Le geai paré des plumes du paon » (*Épîtres*, I, 3, 15-20). Mais notre fabuliste puise aussi dans les *Odes*, plus discrètement : par exemple, le vers « Quittez le long espoir et les vastes pensées » tiré de la fable « Le vieillard et les trois jeunes hommes » n'est pas sans rappeler ce vers d'Horace : « la courte durée de la vie nous

défend de nous engager dans de longues espérances » (*Odes*, I, 4, 15).

Horace est toujours un classique qu'on étudie au XIX<sup>e</sup> siècle, parfois même pour torturer les élèves, comme le raconte Hugo dans *Les Contemplations* (I, 13, « À propos d'Horace ») :

« Dimanche en retenue et cinq cents vers  
[d'Horace !]  
Je regardais le monstre aux ongles noirs de crasse,  
Et je balbutiais : “Monsieur... – Pas de raisons !  
Vingt fois l’ode à Plancus et l’épître aux  
[Pisons !” [...]  
Qui t’eût dit, ô Flaccus ! quand tu peignais  
[à Rome  
Les jeunes chevaliers courant dans l’hippo-  
[drome,  
Comme Molière a peint en France les marquis,  
Que tu faisais ces vers charmants, profonds,  
[exquis,  
Pour servir, dans le siècle odieux où nous  
[sommes,  
D’instruments de torture à d’horribles bons-  
[hommes,  
Mal peignés, mal vêtus, qui mâchent, lourds  
[pédants,  
Comme un singe une fleur, ton nom entre  
[leurs dents. »

Hugo n'oubliera pas ses leçons d'écolier puisque, avant de composer lui-même un recueil d'odes, il traduira l'ode à Lydie, qui sera publiée dans *Le Conservateur littéraire* en 1820 (voir p. 39 de cet ouvrage).

Signalons enfin que les poètes ne sont pas les seuls à avoir admiré Horace. Ces mots de Nietzsche en sont un bel exemple :

« Aucun poète ne m'a procuré le même ravissement artistique que celui que j'ai éprouvé dès l'abord à la lecture d'une ode d'Horace. Dans certaines langues il n'est même pas possible de vouloir ce qui est réalisé ici. Cette mosaïque des mots, où chaque mot par son timbre, sa place dans la phrase, l'idée qu'il exprime, fait rayonner sa force à droite, à gauche et sur l'ensemble, ce minimum dans la somme et le nombre des signes et ce maximum que l'on atteint ainsi dans l'énergie des signes – tout cela est romain et, si l'on veut m'en croire, noble par excellence. Tout le reste de la poésie devient, à côté de cela, quelque chose de populaire – un simple bavardage de sentiments<sup>1</sup>... »

Estelle DEBOUY

---

1. Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, « Ce que je dois aux Anciens », § 1, traduit par Henri Albert, Paris, Denoël, 1976, p. 128.



## Note de la traductrice

La traduction proposée ici essaie de rendre le plus fidèlement possible le texte latin. Quand le parti pris n'était pas tenable, la traduction littérale est précisée en note.

La numérotation placée dans la marge du texte renvoie aux vers latins ; de cette façon, le lecteur peut suivre plus facilement le texte original.

Sauf indication contraire, le texte latin est celui de l'édition de François Villeneuve (Les Belles Lettres).



# LIVRE I





## À Mécène

(I, 1)

Dans cette première ode, dédiée à Mécène, *Maecenas* étant le premier mot du poème et du recueil<sup>1</sup>, Horace énumère les différentes passions qui animent les hommes avant d'énoncer la sienne : la poésie lyrique. Il affirme ainsi que son recueil, s'il est un chant à Rome et sa grandeur, n'en est pas moins une invitation à la vie et à l'amour.

Nous trouvons donc, dans cette ode qui ouvre le recueil, un portrait de l'épicurien et, par là même, une définition horatienne du bonheur.

*Maecenas atavis edite regibus,  
 o et praesidium et dulce decus meum,  
 sunt quos curriculo puluerem Olympicum  
 collegisse iuuat metaque feruidis*  
 5 *euitata rotis palmaque nobilis  
 terrarum dominos euehit ad deos ;  
 hunc, si mobilium turba Quiritium  
 certat tergeminis tollere honoribus ;  
 illum, si proprio condidit horreo*  
 10 *quicquid de Libycis uerritur areis.  
 Gaudentem patrios findere sarculo  
 agros Attalicis condicionibus  
 numquam demoueas, ut trabe Cypria  
 Myrtoum pauidus nauta secet mare.*  
 15 *Luctantem Icaris fluctibus Africum  
 mercator metuens otium et oppidi  
 laudat rura sui ; mox reficit rates  
 quassas, indocilis pauperiem pati.  
 Est qui nec ueteris pocula Massici*  
 20 *nec partem solido demere de die  
 spernit, nunc uiridi membra sub arbuto  
 stratus, nunc ad aquae lene caput sacrae.  
 Multos castra iuuant et lituo tubae  
 permixtus sonitus bellaque matribus*  
 25 *detestata. Manet sub Ioue frigido  
 uenator tenerae coniugis inmemor,  
 seu uisa est catulis cerua fidelibus,  
 seu rupit teretis Marsus aper plagas.*

Mécène, issu d'aïeux<sup>2</sup> rois, ô toi mon appui<sup>3</sup> et ma douce gloire, il en est qui se plaisent à recueillir à la course<sup>4</sup> la poussière olympique, et la borne évitée<sup>5</sup> par leurs roues brûlantes et la noble palme 5 les élèvent au rang des dieux maîtres du monde. L'un est heureux<sup>6</sup> si la foule des Quirites<sup>7</sup> inconstants s'empresse de le porter aux triples honneurs<sup>8</sup> ; un autre, s'il a entassé dans son grenier tout ce qui se recueille sur les aires de Libye<sup>9</sup>. Celui 10 qui se réjouit d'ouvrir, sous le sarcloir, les champs de ses pères, jamais tu ne l'en éloigneras, même au prix des richesses d'Attale<sup>10</sup>, pour aller, matelot tremblant, sur un navire de Chypre, fendre la mer de Myrtos<sup>11</sup>. Effrayé du vent d'Afrique lut- 15 tant contre les flots Icarens<sup>12</sup>, le marchand loue le repos et la campagne de sa petite ville ; mais bientôt il répare ses nefes brisées, indocile à supporter la pauvreté. En voici un qui ne dédaigne pas les coupes du vieux Massique<sup>13</sup> et qui se réserve une 20 partie du jour<sup>14</sup>, étendant ses membres tantôt sous l'arbousier vert, tantôt près de la source tranquille d'une eau sacrée. Beaucoup aiment les camps, le son de la trompette mêlé au clairon et les guerres détestées des mères<sup>15</sup> ; le chasseur reste sous le 25 souffle glacé de Jupiter, oublieux de sa tendre<sup>16</sup> épouse, soit qu'une biche ait été vue de ses chiens fidèles<sup>17</sup>, soit qu'un sanglier marse ait rompu ses filets finement tressés.